

Jean-Pierre Brazs

AINSI / A SORAL / DANS LES MURS / DES ARTISTES GRATENT

conférence donnée le 10 mai 2015 à Soral, Genève à l'occasion de la *Soirée bleue* / SORAL OSe L'ART

Je remercie vivement l'association SORAL OSe L'ART de m'accueillir ce soir afin de vous entretenir d'étranges phénomènes survenus ici même dans une « Maison bleue », et de vous proposer quelques explications.

Pour cela il convient d'abord de situer Soral dans un contexte très large.

Il sera donc question de passé, de présent et de futur, d'ici et d'ailleurs, mais aussi, et surtout, d'art et de géologie.

Je vais parfois devoir utiliser quelques termes scientifiques et faire appel à votre imaginaire. Vous avez remarqué que OSE L'ART à deux lettres près (le E et le T) est l'anagramme de SORAL.

J'espère que tout se passera bien, puisqu'il se trouve que l'anagramme d'*imaginer* est *migraine*.

*

Vous savez que nous sommes entrés depuis près de 2,6 millions d'années dans l'ère quaternaire. Cette ère géologique est marquée par une alternance de périodes glaciaires et interglaciaires. Depuis 11 650 ans nous sommes dans l'une de ces périodes interglaciaires : l'Holocène.

Au cœur de l'Holocène se trouve le grand bouleversement du Néolithique : c'est le début de l'expansion rapide de l'espèce humaine qui va peu à peu occuper l'ensemble de la planète.

Sommes-nous toujours dans l'Holocène ?

Pour beaucoup de scientifiques la réponse est non.

Nous serions entrés dans une nouvelle époque géologique caractérisée par l'influence prédominante de l'espèce humaine sur l'ensemble du système terrestre, y compris sur le plan géologique.

À titre d'exemples :

L'homme déplace aujourd'hui plus de sédiments et de roches par son action minière et ses terrassements que la totalité des rivières et des fleuves de la planète.

L'utilisation intensive de fertilisant dans l'agriculture a bouleversé fondamentalement le cycle géochimique de l'azote.

La teneur en CO² et en méthane de l'atmosphère s'est élevée à un tel niveau que nous vivons actuellement des bouleversements climatiques.

Nous serions donc désormais dans l'Anthropocène (du grec *anthrôpos*, homme).

Le terme a été utilisé pour la première fois en 1922 par le géologue russe Alexeï PAVLOV. Il a été popularisé par Paul CRUTZEN dans un article paru en 2000 (Paul CRUTZEN a été prix Nobel de chimie en 1995 pour l'élucidation des causes du « trou dans la couche d'ozone »).

D'autres appellations ont toutefois été proposées.

Maurice FONTAINE, de l'Académie des sciences de Paris et, à sa suite, de nombreux autres biologistes et géologues, utilisent les termes de « Molysmocène » c'est-à-dire « âge des déchets » à partir de la racine grecque *molysmo* qui donne aussi « molysmologie » : étude des pollutions. En français cette nouvelle ère géologique est parfois désigné par le nom très évocateur de « Poubellien ».

Une fois admise la réalité de l'Anthropocène, reste à choisir une action de l'homme pour dater le début de cette nouvelle période de l'histoire de la Terre.

La question est délicate puisqu'il faut disposer d'un marqueur clair, présent dans les couches géologiques.

Certains proposent l'extinction de la mégafaune (mammouths, rhinocéros laineux) attribuée en partie à la chasse, il y a 50 000 à 10 000 ans.

L'Anthropocène pourrait aussi débuter il y a 11 000 ans au Proche-Orient avec l'agriculture transformant largement les paysages et les sociétés humaines, ou avec la production massive de riz, il y a 6 500 ans émettant beaucoup de méthane.

La révolution industrielle débutant en 1760 est une bonne candidate.

L'ère nucléaire aussi, puisque le plutonium sera repérable sur de longues périodes dans les couches géologiques.

Nous n'allons pas ce soir entrer dans le débat qui secoue actuellement la communauté scientifique qui ne s'accorde pas pour situer le début de l'Anthropocène.

*

Revenons à une échelle de temps moyenne et courte pour constater que les civilisations humaines non seulement perturbent les phénomènes naturels d'érosion et de dépôts de sédiments mais déposent également leurs propres sédiments : des déchets quotidiens de toutes sortes, des ruines provoquées par tant de conflits armés, de catastrophes naturelles et de cessations d'activités industrielles.

Les murs, qui semblent un solide patrimoine, sont voués naturellement à s'effondrer

« Dans les maçonneries, les pierres, les briques et les mortiers s'écaillent, s'égrènent ou pourrissent par suite de l'action du temps aidée de celle des intempéries, de l'atmosphère et particulièrement du gel (cryoclastie). Les joints se dégarnissent de mortier et l'on voit aussi les pierres se fendre, s'épaufrer ou éclater par suite de tassements irréguliers, d'une mauvaise répartition des charges ou de défauts cachés. D'autres fois des filtrations d'eaux pluviales ou des tassements irréguliers font séparer les parements du corps des maçonneries qui finissent par tomber par grandes parties. D'autres fois encore ce sont les fondements qui manquent, des tassements totalement imprévus se manifestent dans le terrain et entraînent le déchirement, le déversement et parfois la chute des maçonneries. Des chocs extérieurs et purement accidentels, l'incendie et les moyens destructeurs que l'homme a à sa disposition sont encore autant de causes qui apportent leur contingent aux détériorations qui atteignent les maçonneries même les mieux faites et les plus solides. »

Armand Demanet. *Guide pratique du constructeur. Maçonnerie*. E. Lacroix, 1864

Une catégorie de roches est donc appelée à un grand avenir.

Il s'agit des ANTHROPOLITHES, (du grec *anthrôpos*, homme et *lithos*, pierre).

Un anthropolithe est une roche composite produite naturellement, mais incluant des matériaux d'origine humaine.

Le terme apparaît pour la première fois en 1873

"Les anthropolithes de la Guadeloupe ont joui d'une certaine célébrité au commencement de ce siècle... le Muséum d'histoire naturelle de Paris possède deux anthropolithes de la Guadeloupe" [de Parville, 14 févr. 1873, p. 1089, 2e et 3e col.]

Émile Littré dans son Dictionnaire de la langue française définit les anthropolithes comme des « Débris fossile attribué à l'espèce humaine ».

J'ai réuni une collection d'anthropolithes.

J'ai découvert des anthropolithes cet été en Bretagne, à marée basse, à proximité des parcs à huîtres de Cancale. Ils se sont formés naturellement en quelques dizaines d'années à partir de débris rocheux, de coquillages et de déchets métalliques oxydés, transportés et usés par les vagues, puis agglomérés en blocs composites.

Un autre exemple : des bâtiments effondrés en zone littorale subissent l'assaut des vagues et il n'est pas rare de trouver sur les plages, des fragments de murs retournés à l'état de galets.

Les calcaires se forment à partir des dépôts de carbonate de calcium au fond des océans. Les calcaires du futur contiendront certainement des microparticules hydrocarbonées issues de la transformation des matériaux synthétiques qui désormais abondent dans les océans.

Les accumulations de divers déchets en matières plastiques constituent des agglomérats qui pourraient, selon certains géologues, perdurer sous des formes dégradées au fil des temps géologiques.

Ils ont donné le nom de « plastiglomérat » à ces roches en formation. Elles peuvent se trouver partout dans le monde, en zone littorale, dans le fond des océans, et bien évidemment dans tout espace urbain ou rural.

J'ai réuni une collection d'objets en matières plastiques, déformés, fondus, agglomérés à des graviers, précurseurs de très beaux plastiglomérats.

Remarquons que le plastiglomérat (qui est une variété d'anthropolithe) est particulièrement intéressant puisqu'il pourrait constituer un marqueur de l'Anthropocène.

*

Ce qu'il faut retenir, c'est que les roches du futur seront en partie composées de matières d'origine anthropique abandonnées par notre civilisation urbaine et industrielle.

Cette civilisation se sera effondrée ; *Homo sapiens* aura disparu de la planète ; plus aucun géologue ne sera présent pour décrire, nommer et collectionner ces roches.

C'est pourquoi j'ai créé en juillet 2013 *la Manufacture de roches du futur*.

Cette institution a pour principaux objectifs de décrire, par tous moyens scientifiques et poétiques, les roches qui pourraient se former sur terre, dans des avenir proches ou très lointains et de réaliser des fac-similés de ces hypothétiques matières géologiques.

J'en suis le directeur artistique et je m'adresse à vous ce soir pour une raison bien précise. En effet les activités culturelles se déroulant à Soral, à l'initiative de l'association *SORAL OSe L'ARt*, ne sont pas peut-être pas étrangères à d'étranges phénomènes acoustiques survenus régulièrement dans la *Maison bleue* (destinée à être prochainement démolie). Ces phénomènes pourraient avoir des conséquences majeures, y compris d'ordre géologique.

Je vais donc vous parler de BRUITS.

Par définition, le bruit est produit par des vibrations de l'air auxquelles notre oreille est sensible.

Par ailleurs les espèces animales doivent, pour se perpétuer, organiser de nombreuses activités. Certaines sont vitales : boire, manger, dormir, se protéger du froid, se reproduire. Sauf exception, elles ne sont pas particulièrement bruyantes

Pour l'espèce humaine, ces activités en génèrent d'autres qu'il conviendrait d'appeler secondaires, bien qu'elles soient indispensables : cultiver la terre, extraire des matières premières, les transformer, se déplacer, transporter, etc. Organiser ces activités pour une population de plus en plus nombreuse a conduit à améliorer des performances techniques.

Dans les premiers temps de la mécanisation tout se passa bien : le grincement de l'aile du moulin accompagnait le souffle du vent, celui de la roue à aube le flux continu de l'eau, le cliquetis de l'horloge donnait une sonorité au temps qui passe.

Tout a été bouleversé avec l'idée de contenir dans un étroit volume une petite explosion de gaz inflammable pour actionner un piston. Les moteurs à explosion sont bruyants et souvent, se déplacent avec les véhicules qu'ils équipent.

Une autre pollution sonore (c'est le terme employé désormais) est la conséquence de la toujours plus forte concentration des populations humaines. Il est bien connu en effet que le moyen le plus économique pour affirmer sa présence est de faire le plus de bruit possible.

Je vais donc vous parler de MURS.

En effet, en plus des missions traditionnelles confiées au mur (se protéger des animaux sauvages, du froid et de la pluie, mettre les biens précieux et les intimités à l'abri des prédateurs, mettre à l'écart les indésirables), s'ajoute désormais une nouvelle mission : se protéger du bruit.

Quand on se trouve dans une pièce isolée de l'extérieur par un mur, il est courant de penser qu'on ne perçoit qu'une partie des bruits venant du dehors : ceux que le mur n'a pu arrêter, qu'il a transmis, atténués certes, mais que notre oreille capte et se doit d'interpréter.

Il nous est parfois difficile d'en identifier l'origine, car les bruits, proches ou lointains, s'empilent, se contredisent, s'amplifient, se superposent. Nous les interprétons la plupart du temps comme de simples bruits venant du dehors.

Il existe pourtant des bruits très particuliers parce que faibles, persistants ou obstinés. Il ne s'agit pas de bruits se propageant par une tuyauterie ou une dalle bétonnée, mais de sonorités provenant de l'intérieur même de murs qui semblent habités par des sons graves ou aigus, brefs ou lancinants, timides ou brutaux, survenant par intermittence, de jour comme de nuit. Ils semblent appartenir au mur, en sourdre, au point qu'on pourrait croire qu'ils y sont enfermés, qu'il suffirait de déchirer le papier peint pour les libérer.

De tels bruits ne sont pas des manifestations extérieures traversant le mur, ils l'habitent.

Il est de plus en plus fréquent de découvrir, ce genre de « murs sonores ».

Avant d'aborder la question des murs sonores de la *Maison bleue de Sorol*, je voudrais évoquer un phénomène similaire que j'ai pu longuement étudier. Il s'agit d'événements survenus dans une ville située sur le littoral atlantique que je fréquente régulièrement pour collecter anthropolithes et plastiglomérats.

À la fin de l'été de tels bruits appurent dans certains appartements.

L'hypothèse fut envisagée d'un phénomène engendré par la présence d'ondes électromagnétiques provenant des relais de téléphonie dispersés un peu partout en ville : dans certaines conditions, des réflexions successives sur certains revêtements muraux auraient pu provoquer en certains points du bâtiment des concentrations, des amplifications, associées à des phénomènes de mise en résonance mettant en vibration des éléments constitutifs des murs.

Une présence animale ? Pourquoi pas ? Il est fréquent en effet dans une maison de campagne d'être dérangé par des familles entières de martres ou de loirs occupant les combles, se fauillant partout, dormant le jour, les parents chassant la nuit au dehors pendant que les petits s'ébattent à l'intérieur. Des naturalistes spécialistes de la faune sauvage urbaine expliquèrent que des parois creuses pouvaient accueillir ce genre d'animaux de petite taille, capables de creuser des galeries dans certains matériaux utilisés comme isolants.

La survenance des premiers bruits fut simplement l'objet de conversations entre voisins. Quand un immeuble, puis une rue entière se trouvèrent concernés l'affaire fut signalée aux différentes régies immobilières, qui suspectèrent d'abord les locataires d'être victimes d'acouphènes ou d'hallucinations auditives collectives.

Une première d'étude permit de conclure à l'existence de « bruits très localisés mais occasionnels provenant de l'intérieur même des murs ». Une seconde étude en fit un inventaire complet, vérifiant s'ils pouvaient être associés à des conditions particulières de température, d'humidité, d'agitation de l'air ou de pression atmosphérique.

Des chercheurs rivalisèrent de pertinence dans le choix de leur objet d'étude : « étude des relations entre nature du bruit et fréquence d'apparition » ; « étude des fréquences des bruits occasionnels ou récidivants en fonction des catégories socioprofessionnels des habitants » ; « étude des relations entre matériaux constitutifs d'un mur et nature du bruit » ; « des bruits peuvent-ils se répondre d'un mur à un autre ? »

Des experts de plus en plus nombreux collectèrent, enquêtèrent et supputèrent.

Du côté des habitants d'autres passions se révélèrent, de sorte que certains passèrent de plus en plus de temps à l'écoute de leur compagnon sonore, dans l'attente d'un bruit nouveau, ou se rassurant de percevoir la vibration habituelle. D'autres, soucieux de partager, organisèrent des soirées entre voisins.

Une association d'habitants fut créée, avec pour objectif de protéger les murs à bruits. Très vite y apparurent des dissensions : celles et ceux, préoccupés d'expliquer scientifiquement un phénomène acoustique, acceptèrent difficilement les croyances de certains, postulant l'existence d'un monde parallèle colonisant nos murs ou le retour de divinités ancestrales. D'autres encore, adeptes de la théorie du complot, émirent l'hypothèse d'un dérèglement informatique ayant eu pour conséquence de transformer brusquement un système d'écoutes clandestines en dispositif de transmission. Les tenants des entités pensantes occupant les murs, communiquant entr'elles ou cherchant à manifester leur présence aux habitants des immeubles, avancèrent logiquement la possibilité d'un langage impliquant l'urgence de trouver le moyen de répondre aux habitants des murs.

Une jeune étudiante dans une école d'art avait choisi de s'intéresser à la relation entre les motifs de papier peint et les bruits intramurales. Elle avait élargi rapidement son étude aux tâches et altérations pouvant apparaître sur les murs, ainsi qu'aux dessins, graffitis, inscriptions divers pouvant s'y trouver posés.

Avant de parvenir à son étonnante conclusion, elle chemina par interrogations successives : les bruits peuvent-ils être en relation avec des motifs apposés sur les murs ? Si oui, peut-on considérer que les motifs sont la cause du bruit ? Le bruit peut-il engendrer un motif ? Un mur blanc ou monochrome peut-il engendrer un bruit ? Si oui ce bruit peut-il provoquer l'apparition d'un motif sur le mur ?

Une de ses expériences consista à modifier un mur avec bruit, en retirant toutes les couches de papier peint et de peinture, et à poser sur l'enduit mis à nu deux couches de peinture blanche ; une autre à intervertir les papiers peints de deux murs bruyants situés dans deux immeubles différents.

Je vous épargne tout le contenu de son étude, pour en arriver à la conclusion de sa recherche, dans laquelle elle a émis l'étonnante hypothèse de murs abritant des artistes. Elle s'est appuyée pour cela sur un célèbre texte d'Antonin Artaud citant Van Gogh :

« Qu'est-ce que dessiner ? Comment y arrive-t-on ? C'est l'action de se frayer un passage à travers un mur de fer invisible, qui semble se trouver entre ce que l'on sent et ce que l'on peut. Comment doit-on traverser ce mur, car il ne sert de rien d'y frapper fort, on doit miner ce mur et le traverser à la lime, lentement et avec patience ».

Ainsi, dans les murs, des artistes grattent

La publication de son étude relança l'intérêt pour les murs bruyants de plus en plus nombreux dans les différents quartiers de la ville.

Les habitants firent volontiers visiter leurs appartements aux heures habituelles de la venue des bruits. Un tourisme culturel fut organisé profitable aux hôteliers et aux loueurs de chambres d'hôte. Des promenades urbaines furent organisées dans lesquelles des curieux accompagnés de spécialistes purent s'étonner, apprendre et enregistrer.

Certains marchands d'art spéculèrent sur l'éventuelle présence de dessinateurs ou de peintres dans les murs sonores et crurent s'enrichir en possédant des murs pourvoyeurs de futures œuvres d'art. Dans un premier temps, ce commerce fut florissant ; des bruits particulièrement originaux furent recherchés. Il suffisait d'acheter à son légitime propriétaire un mur ou une cloison et de déplacer le mur bruyant chez l'heureux acheteur.

L'avenir sembla serein, jusqu'à ce qu'un enchaînement de causes et d'effets conduisît à une catastrophe.

Je vais donc vous raconter l'histoire des « murs dialoguant ».

Les premiers « murs dialoguant » furent découverts dans un quartier de la ville proche du littoral. Dans une même pièce d'habitation, des bruits se manifestaient alternativement dans l'un, puis dans l'autre mur, semblant entretenir une conversation.

Un marchand d'art acheta un immeuble entier pour en extraire deux de ces murs. Il fallut démonter, en numéroter soigneusement chaque élément, les transporter et les reconstruire dans un lieu d'accueil. La cérémonie d'inauguration réunit de nombreux amis et personnalités ravis d'avoir été invités à participer à un événement artistique de première importance. À une heure très tardive survinrent les premières émanations sonores. L'effet fut à la hauteur de l'attente. Le brouhaha des conversations, des rires et des verres entrechoqués, s'arrêta net. Dans un silence inhabituel, souffles retenus, mouvements arrêtés, l'air même semblant se figer, le bruit, d'abord indécis, puis plus précis se fit entendre. Après un long silence, autant dans le mur que dans la salle de réception, le bruit d'en face, répondant enfin, souleva l'enthousiasme. Le dialogue mural s'instaura, bien réel, mais incompréhensible pour des auditeurs pourtant attentifs. Une fois vécu l'effet de surprise, il devenait inutile de rester plus longtemps à l'écoute d'une obscure causerie. Les conversations reprirent consacrées à questionner les plus experts en art sonore, qui n'hésitèrent pas à établir de savants rapprochements avec les « fêtes galantes » peintes au XVIII^e siècle par Watteau ou Fragonard, ou avec la compagnie de Ballets russe entraînant au début du XX^e siècle dans leur aventure de nombreux artistes dont Picasso, qui peignit un fameux rideau de scène.

Cette réussite créa des envieux. Posséder des murs bruyants ne suffisait plus, il fallait avoir son couple de murs dialoguant. La ruée se transforma vite en curée. Une fois récupéré des murs dans toutes les habitations inoccupées, il fallut chasser des habitants de certains quartiers de la ville, attendre que des dialogues bruyants apparaissent, pour ensuite démonter, transporter et remonter murs et cloisons.

Faute de main-d'œuvre disponible, les premiers incidents survinrent lors du transport de ces murs remarquables.

En certains endroits des morceaux de murs s'accumulèrent en énormes tas, en attente d'être remontés. La main-d'œuvre manquant, ces matériaux précieux pouvaient rester de long mois soumis aux intempéries et aux convoitises. Il fallut construire des abris pour les protéger. L'angoisse étreignit certains marchands, ayant parfois investi de grosses sommes dans l'achat d'un mur, car les bruits habitant les murs pouvaient se lasser de rester trop longtemps brisés. Ce fut le cas d'un mur reconstruit trop tardivement et dont le bruit mélodieux s'était transformé en grognement insupportable. Il avait fallu le détruire en le réduisant en menus et inaudibles morceaux jetés à la mer. Après la mise à l'eau des gravats,

personne ne fut étonné de la force rageuse des vagues observée pendant plusieurs semaines, ravageant dramatiquement le littoral.
Cette mésaventure fit s'effondrer la côte des murs bruyants sur le marché de l'art, si bien que de moins en moins d'amateurs s'intéressèrent à ce qui les avait passionnés.

*

Fort heureusement nous sommes ici à Soral, loin des tumultes de la grande ville.

Toutefois, en peignant entièrement en bleu, des soubassements à la toiture, une petite maison située à l'entrée du village, l'association *SORAL OSe L'ARt* n'imaginait pas en août 2014 que cet acte monochromatique était aussi acoustique et surtout holographique.

En effet, peu de temps après la mise en peinture de l'extérieur de la maison, les espaces intérieurs sont devenus le lieu de résonances fortuites, de bruissements imperceptibles, d'éclats sonores, de picotements acoustiques et même de passagères lamentations ou de surprenants ébahissements. Des sons bien différents mais auxquels tous les témoins interrogés attribuèrent une coloration bleue.

Nous pensons à une phrase de Victor HUGO dans *L'homme qui rit* dans laquelle il évoque des « soupirs sortant des choses ».

«... Ajouter l'aggravation du printemps. Il aspirait les effluves sans nom de l'obscurité sidérale. Il allait devant lui, délicieusement hagard. Les parfums errants de la sève en travail, les irradiations capiteuses qui flottent dans l'ombre, l'ouverture lointaine des fleurs nocturnes, la complicité des petits nids cachés, les bruissements d'eau et de feuilles, les soupirs sortant des choses...»

Nous ne sommes pas avec la maison bleue et bruyante de Soral dans le cas d'un bruit interne ayant produit une peinture à la surface du mur, mais dans celui d'une mise en peinture du mur ayant généré des bruits dans le mur.

Sublime inversion !

Ainsi, à Soral aussi, dans les murs, des artistes grattent.

La Maison « bleu Soral », accueillant pour quelque mois diverses manifestations culturelles, est donc devenue objet, autant de curiosités amusées que d'études savantes.

J'ai été chargé de l'une de ces études. J'ai écouté bruits et témoignages, consulté presse et archives locales ; j'ai prélevé, enregistré, comparé et extrapolé et conclu à un phénomène de mur sonore tout à fait original puisque de nature holographique.

On connaît le caractère très spectaculaire des hologrammes qui sont des images réalisées en utilisant des faisceaux laser. Elles contiennent des informations tridimensionnelles permettant de donner une sensation parfaite de relief. Les hologrammes ont la particularité, si on découpe le support en différents éléments, de restituer dans chaque fragment la totalité de l'image, mais en plus faible intensité.

Ayant prélevé dans la *Maison bleue* quelques morceaux de murs bruyants je me suis rendu compte que dans chacun des éléments le bruit habituel continuait à survenir, à heures régulières mais de façon atténuée. Il était encore plus faible si on découpait à nouveau un morceau de mur en éléments plus petits. De plus, le bruit persistait et survenait en même temps dans l'ensemble des fragments provenant du mur, même si les fragments étaient très

éloignés les uns des autres. (Ce phénomène d'intrication est bien connu, mais à l'échelle des particules et dans le domaine de la physique quantique).

Il est donc probable que la même persistance de sonorités dans les fragments de murs se produira après la destruction de la petite maison bleue prévue en juin prochain.

Chaque morceau de mur, ayant conservé une fine couche de peinture bleue, restera habité d'un bruit bleu, plus ou moins atténué selon la taille du fragment.

Puisqu'il s'agit d'une variété originale d'anthropolithes, jamais découverte auparavant, j'ai donné à ces phonolithes holographiques le nom d'*anthropophonolithes de Soral*.

Une fois la *Maison bleue* détruite, les gravats iront certainement rejoindre une décharge ; peut-être seront-ils utilisés à quelques comblements.

À terme, ils appartiendront à une couche sédimentaire dans laquelle se seront accumulés les anthropolithes, témoins géologiques de notre civilisation.

Ils constitueront certainement une curiosité minéralogique qui ne manquera pas de surprendre de très d'hypothétiques géologues du futur, découvrant dans quelques millénaires, parmi les alluvions de la plaine du Rhône, des agglomérats de matières minérales bleues et bruyantes.

Je vous remercie pour votre attention et vous signale qu'il vous est possible d'acquérir dès maintenant un échantillon de ces remarquables roches du futur et de soutenir ainsi les activités très actuelles de SORAL OSe L'ART.